

LE XIX^e CONGRÈS FRANÇAIS DE CHIRURGIE

Un journal comme celui-ci qui s'est toujours efforcé avant tout et par-dessus tout de faire œuvre de décentralisation provinciale, se refusant à faire appel à toute collaboration parisienne, n'acceptant même que des collaborateurs régionaux, doit à lui-même et à ses lecteurs de souligner l'intérêt tout à fait exceptionnel qu'a offert cette année le XIX^e Congrès français de Chirurgie.

Ce n'est pas qu'il y eut annoncées de ces communications sensationnelles comme on en vit parfois en ces dernières années : redressement des bossus, guérison du cancer.

Ce n'est pas non plus que l'auditoire fut sensiblement différent de celui des années précédentes.

Comme toujours s'y rencontraient la plupart des chirurgiens Français et nombre de chirurgiens de langue ou d'éducation française : Belges, Hollandais, Suisses, Roumains, Grecs, Polonais, venus avec joie resserrer de vieux liens d'amitié, affirmer une même culture, de mêmes tendances scientifiques.

Ajoutez-y quelques Allemands et un groupe nouveau de chirurgiens italiens désireux de mieux connaître la science française, désireux aussi de nous faire savoir qu'une renaissance scientifique s'est faite en Italie et que nous pourrions avoir profit à tourner vers notre sœur latine des yeux trop obstinément fixés par habitude vers l'Allemagne, et vous aurez la physionomie du Congrès.

Je note en passant qu'à dire d'experts, il est parmi ces chirurgiens italiens des hommes absolument remarquables et j'arrive à mon sujet.

Le plus intéressant de ce Congrès, dirai-je en effet, ce fut d'y voir comme Président le Dr Monprofit, professeur d'une modeste Ecole secondaire de province, notre plus proche voisine.

Certes, dans son principe même l'Association française de Chirurgie était une œuvre de décentralisation, œuvre égalitaire pourrions-nous dire.

Dans son sein s'y rencontrent en effet sur un pied d'égalité inconnue ailleurs les chirurgiens de Paris et de la Province ; tout à tour la présidence doit revenir à un représentant autorisé de la Capitale et du « reste de la France. »

Mais que ce principe prévalût, ou même subsistât, nombre de bons esprits en doutèrent longtemps.

Songez qu'il existe à Paris encore à l'heure actuelle une Société de Chirurgie et une Société de Médecine réservées au seul corps médical des hôpitaux parisiens.

Ainsi trop contraire à nos mœurs, une telle Association paraissait vouée à une mort prochaine.

Il n'en a rien été cependant, le Congrès français de Chirurgie vit, il prospère, demain il sera majeur : hier il avait pour Président un chirurgien n'ayant d'autres titres que ses travaux et l'estime du monde chirurgical tout entier, le Dr Monprofit.

Jamais je crois, depuis qu'on a commencé à parler de lui, le Provincialisme n'avait remporté une telle victoire.

Les chirurgiens de province peuvent être fiers d'avoir les premiers prouvé la possibilité d'une décentralisation scientifique, et ils doivent être reconnaissants au Dr Monprofit d'avoir pu porter si haut leur drapeau.

L'honneur, était mérité et ainsi qu'il l'a dit lui-même, Monprofit doit être considéré comme le représentant (nul n'en était plus digne) de cette phalange audacieuse de chirurgiens « partis porter de tous côtés les bienfaits d'un art vraiment renouvelé » qui secoururent à force de succès la torpeur de leurs provinces et autant que quiconque contribuèrent aux progrès mêmes de la science chirurgicale.

Les travaux de Monprofit, nous les connaissons tous, nous savons qu'il est un des maîtres de la chirurgie de l'estomac et de l'intestin, qu'il a rallié à la garidentérostomie l'opinion des médecins.

Son discours présidentiel a été celui qu'on pouvait attendre d'un homme tel que lui : être prêt toujours pour l'action, y chercher le salut du malade, combattre l'inertie, la temporisation chère aux indécis, tels sont les préceptes qu'il a développés avec un rare bonheur d'expressions.

Non moins heureuse la brève et sévère critique qu'il adresse à l'organisation actuelle des études médicales, si peu conforme aux besoins de l'étudiant.

Hélas ! nous sommes bien loin du précepte formulé par notre illustre compatriote Trousseau :

« Du jour qu'un jeune homme doit être médecin, il doit fréquenter les hôpitaux. »

Et cette phrase, inscrite au fronton de nos Facultés ou Ecoles, serait d'une délicieuse ironie.

Mais laissons-là ce sujet. Que pouvons-nous contre la section permanente du Conseil supérieur de l'Instruction Publique, section aussi incompétente qu'omnipotente, régissant avec une égale inconscience tous les enseignements !

Et ne cherchons aujourd'hui, dans la Présidence de notre valeureux confrère, d'autre enseignement qu'un encouragement nouveau aux efforts de décentralisation. Là où l'Association Française de Chirurgie a réussi, d'autres groupements peuvent et doivent réussir.

Espérons beaucoup, en particulier, de l'Association Française des Anatomistes récemment formée mais déjà importée par le nombre et la qualité de ses adhérents.

Elle contient dans ses rangs de véritables savants parmi lesquels au premier rang, l'un de nos compatriotes, le tant Professeur Le Double (de Tours).

Les Provinciaux viennent en nombre communiquer d'importants travaux à chacune de ses sessions.

Comptons que par elle, les études d'Anatomie et d'Histologie, un peu délaissées à Paris, retrouveront en France un nombre toujours grossissant d'adeptes. Et disons-nous que de la somme de nos efforts individuels, si modestes qu'ils puissent être, se constitue le mouvement actuel de résurrection de l'activité scientifique de nos Provinces.

DU DEGRÉ DE PRÉCISION DES MESURES RADIOMÉTRIQUES ACTUELLES EN THÉRAPEUTIQUE.

Par le Dr V. RUTHON

*Licencié es-sciences physiques et es-sciences naturelles
agrégé des sciences physiques et naturelles*

L'importance prise par les rayons X comme agent thérapeutique ou moyen de diagnostic, leur nocivité quand ils

sont absorbés par les tissus en quantité trop considérable, justifient la prétention des radiothérapeutes de mesurer avec précision la quantité de radiation rayonnée par un tube de Crookes pendant un traitement sur une lésion donnée.

Or, les procédés de mesure actuels manquent de précision et ne sauraient permettre de la mesurer *méticuleusement* : il faut le dire sous peine d'être taxé d'ignorance ou accusé de vouloir en imposer. Nous nous proposons de montrer ici toutes les incertitudes qui accompagnent cette mesure de quantité.

Il semble évident, a priori, que la première condition pour faire une mesure précise c'est d'employer une unité bien définie. On emploie, en radiothérapie, l'unité H, inventée par le professeur Holzknecht ; elle manque malheureusement de rigueur scientifique : c'est le tiers de la quantité de rayons X amenant la toute première réaction de la peau et compatible avec l'intégrité des téguments.

Voici donc une définition purement physiologique, et une première question se pose : toutes les peaux ont-elles la même sensibilité à l'action de ces rayons ? De l'avis général, bien qu'il y ait quelques contradicteurs, les individus différents réagissent différemment à une même quantité de rayons et qui plus est, chez un même individu, toutes les régions du tégument n'ont pas la même sensibilité : celles qui sont soumises à un frottement répété sont les plus sensibles. J'ai eu de ce fait une illustration remarquable tout récemment : à la suite d'irradiations sur adénopathie cervicale, toute la région du cou soumise au frottement du col de vêtement présentait un érythème avec vésiculation légère, tandis que la région située au-dessus du bord du col manifesta à peine un érythème fugace.

L'unité H, vaguement définie, ne saurait donc être facilement retrouvée, identique à elle-même, si on l'avait perdue. Il est vrai que Holzknecht nous a donné son chromoradiomètre pour la retrouver : il se compose d'un certain nombre de godets, contenant une substance qui change de couleur à mesure qu'elle absorbe les rayons et d'une échelle des teintes correspondant à la couleur des godets ayant absorbé de 3 à 24 unités H. Mais les couleurs de l'échelle s'altèrent avec le temps et la substance des godets est complexe et de composition secrète ! Incertitude sur incertitude.

Sabouraud et Noiré songèrent à utiliser une découverte de Villars pour faire les mesures de quantité : le platino-cyanure de baryum, sel vert, vire sous l'action des rayons X ; sa couleur peut passer du vert au brun marron. Ils déterminèrent expérimentalement la teinte que prend une pastille de papier recouvert de ce sel lorsque le cuir chevelu a reçu une dose déterminant la chute des cheveux avec repousse ultérieure sans érythème ni tuméfaction. C'est la teinte B de leur radiomètre, reproduite à l'aquarelle sur un fragment de papier de même grain que celui du platino-cyanure, et qui sert de terme de comparaison. Dans un traitement de teigne le centre de l'anticathode étant placé à 15 centimètres du centre de la surface traitée, la pastille indicatrice, enveloppée de papier noir à 8 centimètres, la quantité absorbée est convenable quand la teinte de cette pastille est devenue identique à la teinte B. C'est ce radiomètre, construit pour un usage spécial, que nous employons couramment en France pour mesurer les quantités de rayons X. Ce n'est que par comparaison avec le chromoradiomètre de Holzknecht qu'il est possible de l'étalonner en unités H, en soumettant simultanément, toutes choses égales d'ailleurs, à la même source d'irradiation un godet et une pastille qu'on vire jusqu'à la teinte B ; on identifie alors la teinte du godet avec une des teintes de l'échelle de

Holzknecht pour fixer le nombre d'unités absorbées. Mais il faut songer à l'altération possible des tons de cette échelle, et savoir ensuite que l'identification des teintes n'a rien de commode. Je n'en veux pour preuve que cette affirmation de Bordier : « Dans un cas qui nous est personnel et où nous voulions appliquer 3 à 4 unités H, nous avons obtenu une radioderme du second degré ». Et cependant l'auteur est un excellent physicien habitué aux mesures physiques.

Or, admettons même que la graduation en unités H soit très exacte, que la teinte B corresponde à l'absorption de 5 unités H, voyons le degré de précision que comporte une mesure en unités H au moyen du réactif de Sabouraud et Noiré. Pour l'emploi, il faut mettre la surface à traiter à 15 centimètres du centre d'irradiation et la pastille à 8 centimètres : cela suppose qu'on connaît exactement la position de ce centre dans l'ampoule ; il ne correspond pas, comme on pourrait le croire, au centre géométrique de l'ampoule ou même de la surface de l'anticathode et une erreur de 1 à 2 centimètres, ou plus, est difficile à éviter quand on se contente d'une évaluation à vue de nez. La surface à irradier n'est pas plane ordinairement : elle présente des reliefs qui ne sont nullement négligeables par rapport à la distance 15 centimètres du centre d'irradiation ; la quantité de rayons absorbés par unité de surface est, par suite, assez variable si l'on considère les différents points d'une surface accidentée.

Et puis placer la pastille à 8 centimètres du centre d'émission n'est point commode, même si on connaît la position de ce centre : le plus ordinairement on place la pastille sur un rebord situé à l'intérieur d'un localisateur et un simple déplacement de l'ampoule suivant son axe fait varier les distances de 2 à 3 centimètres. En somme une erreur de 1 centimètre, en plus ou en moins, est certainement une limite inférieure : admettons pour simplifier que la quantité de radiation absorbée par l'unité de surface de la pastille régulièrement placée à 8 centimètres soit 1 ou $64/64$, à 7 centimètres elle est $64/49$, à 9 centimètres elle se réduit à $64/81$ comme le montrent un calcul et la connaissance d'une loi physique fort simples. Remarquons que $64/49$ est sensiblement double de $64/81$: cela signifie que si, dans deux traitements successifs, on fait d'abord une erreur en moins de 1 centimètre, puis de 1 centimètre en plus, en plaçant la pastille, les temps nécessaires pour produire la même teinte B varient à peu près du simple au double, de même que les quantités de rayons absorbés par l'unité de surface du tégument normalement placé à 15 centimètres. Et cette erreur est courante, dans les traitements, même consciencieusement appliqués. Il est vrai qu'elle peut être atténuée — ou augmentée — par ce fait que certains points de la surface traitée sont à 13 centimètres et d'autres à 17 centimètres du centre d'émission. D'ailleurs certaines ampoules sont trop grosses pour permettre de mettre la pastille à 8 centimètres, il faudrait ou la mettre contre la paroi de verre — ce qui entraîne certains inconvénients dont nous parlerons — ou la mettre à l'intérieur de l'ampoule, ce qui n'est pas sans présenter quelque difficulté.

Dans tout ce qui précède, nous avons admis que le platino-cyanure des pastilles est de sensibilité constante. Rien n'est moins prouvé : ce composé chimique est complexe et ses propriétés varient avec sa provenance et surtout son degré de pureté. Ainsi les écrans employés en radioscopie ne sont pas tous également fluorescents : ceux dont la couleur est le plus franchement verte sont les meilleurs ; la fluorescence diminue d'ailleurs à mesure que la couleur vire au brun par l'action des rayons X, elle s'éteint à peu

près complètement au brun marron. Virage et fluorescence semblent donc être en relation assez étroite pour nous permettre de dire que si la fluorescence des divers écrans est variable, la rapidité du virage à la teinte B n'est vraisemblablement pas la même pour toutes les pastilles indicatrices.

De plus, les nécessités thérapeutiques entraînent l'usage de rayons plus ou moins pénétrants, c'est-à-dire inégalement absorbés par les tissus et aussi, sans doute, par la pastille de Sabouraud ; il est à craindre qu'il en résulte un virage plus ou moins rapide. Bordier a montré que si la différence qui en résulte est peu considérable quand on prend des rayons variant du N° 5 B au numéro 10 B, elle existe néanmoins.

Et puis est-il indifférent de placer la pastille en un point quelconque du champ irradié ? On a dit et écrit que ce champ est uniforme, sauf dans les directions très voisines du plan de l'anticathode. Bordier a fait connaître au Congrès de Lyon, en août dernier, qu'il existait une *direction principale* suivant laquelle l'unité de surface placée à une distance constante du centre d'irradiation reçoit une quantité maxima de rayons, que cette quantité diminue graduellement pour des directions qui font un angle graduellement croissant avec la précédente ; que par suite, en admettant que la pastille soit un réactif de quantité très exact, elle ne peut indiquer que la quantité rayonnée dans une direction déterminée. J'ai vérifié cette proposition pour une de mes ampoules en plaçant une bande de papier photographique à développement, enveloppée de papier noir, sur un arc de cercle ayant pour centre le centre d'irradiation et placée assez loin de l'ampoule pour ne pas avoir à tenir compte de l'échauffement : le développement de la bande montre que le maximum d'action se produit sur une direction faisant un angle de 70 à 80° avec l'axe de l'ampoule dans le plan de symétrie, qu'elle décroît graduellement quand on s'éloigne de cette direction. Bien entendu, il ne faut pas appliquer simplement la bande sur la paroi de l'ampoule : celle-ci n'est pas régulièrement sphérique et l'anticathode n'en occupe pas le centre géométrique ; il faut déterminer préalablement la position du centre d'irradiation et faire en sorte que tous les points du papier en soient à égale distance : c'est une expérience physique assez délicate quoique simple.

Avons-nous au moins la certitude de pouvoir évaluer exactement l'égalité de teinte de la pastille-témoin et de la teinte B ? Cela encore est fort peu sûr ! La pastille impressionnée dévire par l'action de la lumière du jour et reprend assez vite, quand la lumière est intense, la coloration première ou une coloration voisine. D'où la nécessité de comparer la pastille et la teinte B dans une demi-obscurité, c'est-à-dire dans des conditions où la sensibilité de l'œil est fort diminuée, ou bien rapidement au grand jour dans des conditions d'exactitude qui ne sont guère meilleures. De plus, je ne sais pourquoi l'usage est de donner à la pastille témoin la forme d'une rondelle, alors que la teinte B est reproduite sur un carré : quoi qu'on fasse, les deux surfaces à comparer, l'une circulaire, l'autre carrée, ne sont contiguës qu'en un point, ce qui rend la comparaison plus difficile. Il suffit d'avoir fait quelques essais de photométrie où on éprouve souvent de la difficulté à établir l'égalité d'éclairement sur des surfaces contiguës suivant une longue ligne droite, et ordinairement assez lumineuses, pour se rendre compte de la difficulté qu'il y a d'obtenir un résultat précis quand les surfaces sont dissemblables, non contiguës, peu éclairées et vues souvent sous des incidences différentes.

Faut-il le dire ? La teinte B n'est pas indélébile. Elle se

modifie avec le temps : j'ai comparé à ce point de vue un radiomètre ancien, qui a été fréquemment ouvert (le radiomètre a la forme d'un petit carnet) et un autre qui n'a pas été usagé ; la teinte B du premier est certainement plus pâle que celle du second. La teinte étalon n'étant pas absolument fixe, la précision des mesures me paraît être assez sérieusement menacée.

On peut se demander, d'ailleurs, si le virage se produit exclusivement par l'action des rayons X ? Galimard et aussi Kowalsky ont prouvé que ce changement de teinte résulte d'une déshydratation du sel : or, cette déshydratation se produit également par l'action de la chaleur ou même de l'air sec. Il est facile de vérifier le fait en appliquant une pastille soigneusement enveloppée de papier noir sur la paroi de l'ampoule d'une simple lampe électrique en fonctionnement ; par suite de l'échauffement de la pastille et par conséquent de la dessiccation résultante, on voit sa teinte se modifier graduellement et passer par la série des tons que lui donne l'action de l'irradiation X. Or, quand une ampoule de Crookes a fonctionné pendant 15 à 20 minutes, la paroi de verre est tellement chaude au voisinage de la cathode qu'il n'est pas possible d'y appliquer la main ; de plus, la lame de platine qui constitue l'anode du tube Chabaud, presque exclusivement employé en radiothérapie précise, est rapidement portée au rouge blanc : elle rayonne une quantité de chaleur qui n'est pas négligeable si on songe qu'elle est portée à une température de 1200 à 1300°. Donc, pour une fraction difficile à déterminer, le virage peut être dû à l'action de la chaleur ; pour l'autre, la plus importante évidemment, à l'action des rayons X.

Pour nous résumer, nous dirons que le dosage de la quantité de rayons X en unités H, aussi bien par le chromoradiomètre de Holzknecht, que par le réactif de Sabouraud et Noiré, ne peut être fait avec précision ; que cette détermination comporte de multiples causes d'incertitude : manque de précision de l'unité, incertitude quant à la distance de la pastille et de la région irradiée au centre d'irradiation, incertitude due à ce que la quantité de rayons n'est pas constante dans toutes les directions du champ, incertitude due à la provenance du platino-cyanure, à la difficulté d'apprécier l'égalité de teintes de la pastille virée et de la teinte B, incertitude due au manque de solidité de la teinte étalon et à l'action de la chaleur sur la pastille, etc. En somme, cette petite opération de mesure, qui paraît si simple au premier abord, apparaît au contraire, quand on entre dans le détail et qu'on la soumet à une critique sévère, assez complexe et incertaine quant à ses résultats.

Est-ce à dire qu'il faille abandonner ce procédé de mesure ? Que non pas ! Mais il ne faut lui demander que ce qu'il lui est possible de donner, c'est-à-dire l'indication que la quantité de rayons absorbés est voisine de la dose maxima, sans autre évaluation numérique. Une sorte de signal d'alarme ! C'est d'ailleurs la signification qu'on a donnée et qu'on donne encore à la teinte B dans le service de Sabouraud à l'Ecole Lailler : grâce à elle, deux infirmières très intelligentes pratiquent journellement la dépilation des têtes de petits teigneux et avec un succès à peu près constant. Mais elles opèrent avec des machines statiques tournant constamment avec la même vitesse, actionnant des ampoules de dureté constante ; la pastille est placée dans un localisateur toujours au même endroit, et la région à traiter est appuyée contre l'extrémité d'un tube, qui maintient constante la distance au centre d'émission. De cette manière, puisqu'on ne prétend plus évaluer des unités H, il ne reste qu'un indicateur qui, toutes choses

resterait égales d'ailleurs, permet d'obtenir à peu près constamment le même effet.

C'est ainsi qu'il nous faut le considérer aussi dans notre pratique journalière. Sans doute, il est plus prestigieux de dire à un malade : « J'ai fait absorber à votre lésion 5 unités H » que de ne rien dire du tout. Mais il ne faut point, comme le dit Bergonié, « prendre l'illusion de la précision pour la précision elle-même » ; et comme nous ne possédons pas encore la précision, il nous paraît honnête de l'avouer.

Et cette opinion n'est point la manifestation d'un esprit frondeur et aimant la contradiction. Tous les radiothérapeutes qui manient journellement l'ampoule et qui cherchent à se rendre compte des phénomènes complexes dont elle est le siège et la cause, l'expriment également. Au congrès international de Milan, à la séance du 6 septembre dernier, eut lieu une discussion assez longue, à laquelle prirent part Schiff, Gastou, Pini, Salomonson, Doumer, Oudin, etc., et dont la conclusion fut qu'il était impossible de se mettre d'accord tant qu'il n'existerait pas un procédé de dosage scientifique des rayons X. Et cette question, importante au premier chef, a été mise au programme du prochain congrès international d'Electricité médicale qui se tiendra à Amsterdam en 1908. A la séance du 8 septembre l'ordre du jour étant épuisé, le bureau propose une discussion sur l'unité H et le dosage des rayons X. Oudin montre combien l'unité H mérite peu le nom d'unité et indique que si la pastille de Sabouraud, créée pour le traitement de la teigne, y rend de grands services, c'est à tort que nous lui demandons une mesure dans des conditions toutes différentes. Et le Congrès décide d'abandonner complètement l'unité H et propose d'appeler l'unité future, que nous cherchons, l'unité Röntgen. Peut-être sera-ce l'unité I proposée par Bordier au congrès de Lyon.

Le malade ne doit cependant pas être inquiet de ce manque de précision ; les rayons X ne sont pas aussi dangereux qu'on le dit couramment : il faut faire absorber aux téguments une dose 10 à 15 fois plus grande que la dose ordinairement donnée pour produire une de ces dermatites graves, si lentes à guérir, si douloureuses, qu'elles font le désespoir du malade et du médecin. La pastille de Sabouraud est un réactif qui nous permet de ne pas dépasser trop considérablement la dose utile ; elle permet même de donner cette dose avec une bonne sécurité, mais à la condition de bien connaître son appareillage. Je crois nécessaire de faire chaque semaine une expérience précise en calculant les distances avec tout le soin dont est capable un bon physicien, en égalisant les teintes aussi exactement que possible, en notant le régime du primaire de la bobine, wattage et nombre d'interruptions, en notant l'intensité du courant induit dans le secondaire de la bobine et qui actionne l'ampoule, la dureté de l'ampoule au moyen du spintermètre et du radiochromomètre, enfin la durée du temps nécessaire pour donner à la pastille témoin la teinte B. Il n'est rien de superflu dans une détermination physique de cette nature : plus nous aurons de contrôles, mieux cela vaudra pour la précision de notre dosage. En nous plaçant ensuite, pendant le même temps, dans les mêmes conditions physiques pour un traitement, nous aurons vraisemblablement donné la même dose, quoi qu'en dise la pastille témoin. De cette manière les erreurs de dosage seront réduites au minimum ; tout au plus atteindront la dermite du 1^{er} degré, irritation légère de la peau, qui, non seulement ne présente pas d'inconvénients graves, mais offre souvent des avantages ; dans ma pratique j'ai ordinairement vu une amélioration sensible

de la lésion lui succéder, dans les cancroïdes et surtout dans les lupus.

TRADITIONS POPULAIRES

de la

TOURAINNE MÉRIDIONALE

(ARRONDISSEMENT DE LOCHES)

(par M. JACQUES ROUGÉ (Ligueil))

(Suite)

TOURS DE PAYSANS, JOUETS ET AMULETTES

Tours. — Les paysans font quelquefois, entre eux, des tours traditionnels, parmi lesquels il faut citer le suivant :

Quand un campagnard veut tarir le puits de son voisin, il achète du mercure à l'état naturel et le jette dans le puits de son voisin. Comme généralement, l'eau des puits, en basse Touraine, réside sur le calcaire, le falun ou l'argile, il en résulte que le mercure, en tombant sur le sol où « source » l'eau, peut faire un trou qui creuse, petit à petit, et par lequel, s'écoule l'eau.

Les paysans emploient souvent la coque de l'Inde ou du Levant pour prendre, en une seule nuit, les poissons de tout un vivier. Parmi les tours de campagnards indiqués dans le « Petit Albert », citons l'emploi de la « Sariette ». Quand on veut « saouler » quelqu'un, on frotte le bord et le fond du verre avec cette plante.

Jouets. — Il existe dans le bas terroir tourangeau quelques jouets traditionnels qui sont :

1° Le « rabbat ». C'est un petit marteau en bois, lequel tape sur une planchette également en bois, en noyer le plus souvent. Cette planchette qui a la forme d'une semelle de soulier est soutenue par un manche du même bois ; les enfants se servent de ce « rabbat » lors des « Ténèbres » de la semaine sainte ; ils font avec ce « rabbat » le plus de bruit possible. (Rabbat vient de rabatter, faire du bruit).

2° Les « flictoires » sont de petites seringues faites en « bois de suif » ou « suie » en parler tourangeau, c'est-à-dire en bois de sureau. Au moyen de ces flictoires, les enfants s'amusent à s'envoyer de l'eau au visage.

3° L'« aligot » est un sifflet que font les enfants avec le saule à la montée de la sève, au printemps, lorsque la peau du saule se détache facilement. Les enfants, alors, prenant leur couteau par la lame, tapent en cadence sur la peau du saule et, tant que la peau n'est pas détachée, chantent : « sue, sue, mon aligot, sue ».

Le jeu de la « Bogue ». — Les « drôles » se servent d'un morceau de bois de noyer (1) arrondi et creusé pour ce jeu. Ils posent ce morceau de bois nommé « Bogue », sur une route ou une place, ils le coiffent d'un ou deux sous, tracent autour un cercle plus ou moins restreint et, à l'aide de palets de fer ou de pierres rondes, essayent de faire tomber la « bogue » avec les sous dans le cercle tracé ;

(1) Généralement la Bogue était creusée dans une racine de noyer.

le jeu a été très populaire, autrefois, dans la Touraine méridionale ; il est aujourd'hui très peu joué.

Amulettes, Ceinture. — Il est encore en usage, en Basse-Touraine, de donner aux enfants, dès leur naissance, des amulettes qui pourront les préserver de maladies. Les mères et femmes ont l'habitude d'acheter chez les pharmaciens des colliers d'ambre faux, pour préserver les enfants de convulsions (1). La crainte des convulsions joue un si grand rôle, qu'on place aussi au cou des enfants des sachets contenant, soit des grains de pivovines rouges, soit des pattes de taupe.

Il est d'usage, aussi dans la Basse-Touraine, d'offrir aux jeunes filles une ceinture qui doit les préserver con-

Seigneur je vous salue Marie » puis le nom de la titulaire après la date. Cette ceinture sera, dit une croyance traditionnelle, d'un grand secours à celles qui la porteront, surtout au moment de l'accouchement. Mais elles doivent, pour en espérer la vertu bienfaisante, la porter continuellement sur elles.

Autour des vieilles fortifications du château de Loches, c'est-à-dire depuis l'église Saint-Ours (1), jusqu'à l'ancienne « porte poitevine » (2) on fait processionnellement l'ostention de la ceinture de la Vierge, le dernier dimanche de juillet (3). On édifie un reposoir au bout du mail de la Poterie. Alors le buste de saint Ours est exposé dans l'ancienne église collégiale pendant trois jours. La ceinture



Le Médecin de Campagne : Dessin inédit de BARIC.

tre les calamités de toutes sortes et, qui particulièrement, leur servira dans l'avenir. A Loches, chez le sacristain de l'église Saint-Ours, en vend, moyennant cinq francs, une ceinture brodée en soie moirée longue de deux mètres environ, ayant la vraie mesure de la traditionnelle ceinture de la Vierge, rapportée de Constantinople par Charles le Chauve suivant une croyance ancienne. Cette ceinture est conservée dans le trésor de la collégiale de Loches. Les ceintures traditionnelles portent toutes cette inscription : « mesure de la ceinture de la Sainte Vierge, gardée dans l'église du château de Loches — à moi fille servante du

est aussi exposée dans une châsse durant ce temps. Tous ceux qui assistent à la procession traditionnelle doivent baiser la châsse où se trouve la ceinture.

PRINCIPALES COUTUMES SE RATTACHANT AUX FÊTES.

1^{er} Janvier. — Le premier jour de l'année, c'est un

(1) Autrefois la collégiale Notre-Dame — Cette église est appelée Saint-Ours, parce que l'ancienne église paroissiale Saint-Ours ayant été démolie et vendue à la Révolution, Notre-Dame de Loches fut affectée au culte dès son rétablissement et devint église paroissiale de la paroisse Saint-Ours.

(2) Porte Poitevine ou de la Guerche. Tombant en ruines « cette porte poitevine » est l'une des quatre portes de l'enceinte de la ville de Loches.

(3) Les processions sont interdites à Loches depuis le 9 Mai 1906.

(1) Si l'enfant vient à perdre une perle de son collier, on va immédiatement chez le pharmacien en acheter une autre, de peur que celle perdue soit « la perle des convulsions ».

homme qui le premier doit dire à la maîtresse de la maison où il se trouve « Bonne année, le paradis à la fin de vos jours. » Si c'était une femme, qui la première ferait ce souhait, la maîtresse de maison pourrait mourir dans l'année.

2 Février. — Quand l'eau tombe sur la chandelle, le jour de la Chandeleur :

« Elle mouillera la jayelle »

A la Chandeleur, il faut manger la « soupe dorée » (1), pour avoir de l'argent toute l'année.

Est un mets composé de pain frais trempé dans du lait sucré où nagent des jaunes d'œufs.

Dimanche des Brandons. — Le Dimanche qui suit la fête de Carnaval (2) on fait des bottes de paille, de foin ou de brandes. On les attache au bout de perches, puis on allume ces « brandons ». Plusieurs jeunes gens qui les portent tout allumés font le tour d'un champ en chantant : « Mort aux nielles et aux chardons ! » La chanson finie, on allume, dans le champ, les mauvaises herbes, qui ont été arrachées en faisant le blé. De retour à la ferme, on met la motte de fumier au carré, puis on boit un bon coup à la santé des maîtres. La « cérémonie » des brandons se fait encore dans un grand nombre de fermes et de villages. Elle eut lieu en grande solennité à Genillé (Indre-et-Loire) en 1906. Des enfants, à Genillé, promènèrent dans les rues des bonshommes de paille et, au soir, allumèrent ces « hommes de paille » sur la place de l'église, puis dansèrent en chantant, ayant chacun un brandon à la main.

Mars. — A la « bouné dame » de Mars, bonhomme arrache tes « flambes » (tubercule d'iris pour embaumer la lessive). Le mardi gras on doit manger des rousseroles (3). La rousserole est un dessert du bas-terroir tourangeau. Le mercredi des Cendres il ne faut pas manger de « rousseroles », on trouverait des crapauds dedans... A Carnaval, dans le canton de Ligueil, on mange encore dans les campagnes le traditionnel gigot de chèvre.

Avril. — A la Saint-Georges, quand il pleut, saint Georges cueille des cerises et saint Marc vend ce qui reste.

Quand on fait l'amour en carême, il ne reste plus rien pour Pâques ; les pies font aussi l'amour en carême, mais il leur reste quelque chose à Pâques.

Semaine sainte, fête de Pâques. — Le jour des Rameaux quand on apporte les rameaux de buis à l'église, il faut que le buis soit en pleine fleur pour que le prêtre le bénisse. En rapportant les bouquets de buis au logis, la « bourgeoise » les partage et les laboureurs vont en planter des branchettes sur chaque champ ensemencé. Les vachères en mettent aux portes des écuries, les bergers en plantent au-dessus des rateaux. La fermière en décore le vieux bénitier accroché auprès de son lit. Elle attache le buis le plus fleuri au cimetière. On va ficher sur les tombes, chacun un brin de buis ; on se rend compte du degré de considération dont jouissait le défunt,

ou la famille du défunt au nombre de branchettes placées sur son tombeau, par des personnes amies.

Les veuves encapotées vont porter une couronne toute en buis sur la tombe de leur époux. Le buis bénit préserve de l'orage ; celui qui est cueilli la veille des Rameaux fait vèler les vaches à terme. Enfin ce buis sert d'aspersoir aux voisins lorsqu'ils jettent l'eau bénite sur le cercueil du maître défunt, soit à la maison mortuaire, soit au seuil de l'église sur la « pierre d'attente », sur laquelle est déposée traditionnellement (dans un grand nombre de bourgs) le cercueil d'un mort.

Quand on met le buis à la croix du cimetière, le jour des Rameaux, si le vent est à l'est, il y sera pendant 40 jours.

Le Jeudi-Saint se nomme traditionnellement : « La belle Bounette ». Ce jour-là on conduit les enfants à l'église avec leurs plus beaux habits de fête. Toutefois, on ne mettra un garçon « en culotte » que le Vendredi-Saint, car on doit ne donner aux garçons leur premier pantalon, qu'un vendredi « afin que leur première demande en mariage soit agréée. »

Une fille « étrennera sa première robe » un samedi, pour que le premier homme qui, plus tard, la demandera en mariage soit accepté.

A partir du Jeudi-Saint, à midi, jusqu'au Vendredi-Saint, à 3 heures, on ne doit pas toucher la terre et surtout ne pas l'entr'ouvrir avec pelle, bêche ou pique, car suivant les vieux dires « le Bon Dieu est en repos ». Les gens les moins « croyants » suivent encore cette coutume en Basse-Touraine.

Pâques. — Ce jour-là, on mange des œufs de différentes couleurs : violets, s'ils ont été cuits avec des violettes ; jaunes s'ils ont été cuits avec des oignons ; verts s'ils ont été cuits avec des orties.

Au repas de midi, il est de tradition de manger un pâté dans lequel se trouvent des œufs, et de l'oignon.

Le jour de Pâques, tout doit être propre, lavé et frotté dans la maison. Ce jour-là, on doit mettre ses plus beaux habits.

(A suivre).

Les Lettres de Gui Patin

NOUVELLE ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES, PUBLIÉE AVEC LA RESTAURATION DES TEXTES MUTILÉS OU SUPPRIMÉS, ET AUGMENTÉE DE NOMBREUSES LETTRES INÉDITES, DE NOTES BIOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, ET D'UNE HISTOIRE DE PATIN ET DE SON TEMPS,

Par P. TRIAIRE.

(Suite)

Mss. 9357, VOL. 31.

LETTRE CLVIII

A MONSIEUR SPON, DOCTEUR EN MÉDECINE. A LION.

MONSIEUR,

Je vous envoie le 24 de mars un paquet de lettres dans lequel deux des miennes étoient contenues avec l'Epistre de

(1) « Soupe dorée » (voir aux mets traditionnels, page 21).

(2) A Carnaval, dans certains villages les hommes se déguisaient, jadis, en femmes et réciproquement. Ceci se faisait aussi le lendemain de mariage, on appelait ça faire les « bounoumes ».

(3) Voir page 21 : aux mets traditionnels.

M. Hofman pour M. Gras, *ut præfigatur tractatui de anima*. Depuis ce temps là, je vous dirai qu'il est mort icy un habile homme d'avocat et considérable en sa sorte, éloquent et sçavant, *magni nominis et cælebs*, nommé M. Ilairé. Ce fut luy qui plaida contre M. le Prince pour Mad. de Combalet, et qui défendit le testament du Cardinal de Richelieu¹; il a esté un des accomplis personnages qui ayent jamais esté dans le Palais : il n'y avoit pas quinze jours que sa mère estoit morte chez luy : il avoit quelque peu moins que soixante ans. Il court icy un libelle diffamatoire du Gazettier de Cologne ou au moins sous son nom, contre le Gazettier de Paris², M. Ilairé estoit un homme purement atrabilaire, qui, *tamen morum suavitate*, étoit aimé de tout le monde. Le premier médecin du Roy la veu en sa maladie, et luy a donné de l'or potable³ nonobstant lequel, *sui desiderium statim reliquit*⁴.

Enfin, les voleurs ont esté exécutés le vendredi 27 de mars, au bas de la rue de Tournon; la femme de Campy a premièrement esté pendue : les deux massacreurs, sçavoir Campy et du Fresne ont esté rompus tous vifs; du Fresne devoit estre le dernier exécuté qui, néanmoins, le fut le premier, et fut pris pour cela, d'autant qu'il se mouroit dans la charette : il cria fort aux premiers coups du bourreau, et se teut au huitième, de sorte qu'il mourut avant que d'avoir tous les coups. Campy cria rudement à tous les onze et ne fut point estranglé; aussi ne mourut-il qu'une heure après, désespéré et presque enragé. Du Fresne dit le jour de leur supplice au matin, qu'il n'eut voulu eschapper de là que pour tuer la putain⁵ qui l'avait perdue par son babil : (c'estoit la femme de Campy, *quâ tanquam pellice utebatur* :) en dent il être rompu tout vif, et damné, au bout⁶. J'ay envoyé le paquet de livres à M. Huguetan par le messenger de Lyon qui loge en la place Maubert au chef S. Jean; il sera à Lyon le douze de ce mois : j'y ay mis un *Encheiridium* de M. Riolan, et deux des thèses de M. Guillemeau, dont en donnerez une à M. Gras, avec mes très

humbles recommandations : les deux autres pièces seront pour vous s'il vous plait : en attendant que vous receviez le grand paquet, dans lequel vous trouverez autre chose¹.

Je prendray la hardiesse de vous faire part de ma joye et de la réjouissance qui est en nostre famille de ce que mon fils aîné agé de dix-neuf ans, un petit moins, a esté aujourd'huy reçu bachelier en médecine, avec six autres compagnons, parmi lesquels il a esté des meilleurs². Cette Licence prochaine de sept sera composée de quatre fils de maîtres, et trois autres particuliers³ : voilà des thèses qui nous viennent à faire. Le fils de M. Moreau répondit merveilleusement bien sous M. Guillemeau, *de Methoda Hippocratea*, au grand contentement de nostre eschole, et de grande quantité d'honnestes gens qui estoient venus pour l'entendre⁴ : c'est un jeune homme de très belle et très grande espérance, il a prodigieusement de l'esprit, et de la mémoire; et mesme la veille de Pasques fleuries, il remercia comme fils de maître, nostre Faculté, au nom de tous ses compagnons, par une belle harangue laquelle dura long temps, et néantmoins, il la prononça si bien qu'il en fut loué de tous, et M. son père aussi : ils sont admis à l'examen particulier pour après Pasques, *ut moris est*, et puis on les fera licenciés vers la Pentecoste : celui-cy aura infailliblement le premier lieu de sa Licence et sera quelque jour un grand personnage.

Il y avait, dans la Conciergerie, une chambre pleine de

1. Passage précédent supprimé dans les édit. antér.

2. Patin (Robert). *Bacc.* 1648-1649. *Vesper.* 1^{er} décembre 1650. *Doct. Pastill.* 26 janvier 1651. Cf. son discours du paranymphe : note, *Lettre du 11 juin 1648*.

3. On relève, sur les registres de la Faculté, pour les épreuves de 1648-1649, les noms des bacheliers suivants dont la plupart étaient, en effet, des fils de maîtres, et devaient devenir des médecins célèbres ou connus : le filleul de Richelieu, Armand de Mauvillain, qui fut doyen en 1666, futur ami de Molière, très probablement son collaborateur dans son œuvre de satire médicale, et qui bravait déjà, au début de sa carrière, les préjugés de la Faculté, en soutenant la fameuse thèse sur le *thé*, de Morisset, son président; Jean-Baptiste Moreau, le fils de René Moreau qui présentait, sous Guillemeau, la thèse sur la *médecine hippocratique* dont il sera question plus loin; Michel Langlois et Antoine Bourgaud dont les thèses offraient cette particularité d'être présidées par Isaac et Eusèbe Renaudot, les fils de Théophraste Renaudot, longtemps évincés de la Faculté, par ressentiment contre leur père, Jo. de Bourges, avec une thèse humoristique de son président J. B. Moreau, — résolue naturellement par l'affirmative — *An formosæ fecundiores*?; Robert Patin, le fils aîné de notre auteur avec trois thèses, dont une doit être signalée : *Est-ne certa et optima luis venereæ per solam hydrargyrosim curatio*? Affirmat. Enfin Michel de la Vigne le fils du doyen de 1647, avec une thèse de son président Gamarre dont le titre correspond à un des plus singuliers problèmes de l'ancienne médecine légale : *An fascinum impedit coitum*? Negat.

4. Moreau (Jean-Baptiste), fils aîné de René Moreau. *Bacc.* 1647-1648. *Vesper.* 29 juillet 1648. *Doct.* 19 août 1648. *Pastill.* 14 décembre 1648. Professeur au Collège Royal en 1671 et doyen de la Faculté en 1672-73. Mort le 27 septembre 1693. On verra dans le cours de l'ouvrage des appréciations de Patin sur Jean-Baptiste Moreau bien différentes de celles qu'il émet ci-dessus. (Voir notamment les *Lettres à Spon* du 13 février 1654 et du 19 janvier 1667). Il est certain que Moreau, bien qu'il dût devenir professeur au Collège Royal et doyen de la Faculté, fut loin de justifier les espérances que firent concevoir ses brillantes épreuves, et d'égaliser la science et la réputation de son père.

1. Cf. Note : *Lettre du 8 mars 1644*.

2. Passage précédent supprimé dans les édit. antér.

3. Préparation pharmaceutique qu'on obtenait en versant une huile volatile dans une dissolution de chlorure d'or. Il fallait que ce fut quelques gouttes d'or potable. — Cela pourrait bien être. — MOLIERE. *Méd. m. lui.* T. V (cit. de Littré). Le chlorure d'or est encore aujourd'hui employé en médecine.

4. Ce terme avait été usité dans la conversation. La Reine Catherine de Médicis disait à Bassompierre qui devait recevoir la Cour dans sa « capitainerie » de Monceaux : « Vous y amenez bien des... ». « Je gage, Madame » repartit Bassompierre « que vous en menerez plus que moi ». Tallemant. *op. cit.* T. III, p. 35. Cependant, le mot était déjà très discrédité et n'allait bientôt n'être en usage qu'à titre d'injure dans la langue populaire. (Cf. Furetière.) Mais on sait que le style de Patin retarde sur celui de son temps et appartient plus au siècle de Louis XIII qu'à celui de Louis XIV.

5. Le récit du crime et de l'exécution des coupables fut publié : *La nuit sainte indignement profanée, ou l'histoire du vol fait au Palais d'Orléans, la nuit de Noël, et le supplice de ceux qui ont été trouvés coupables; exécutés au faubourg Saint-Germain, le 27 mars 1648*. PARIS, Saisier, 1648, in-4°.

femmes prisonnières pour divers crimes : une d'elles s'avisait d'un stratagème pour se sauver, qui estoit d'avoir une scie, et de scier une poutre, qui les séparait d'un des coins de la grande sale du Palais : elles l'ont entrepris, et en sont venues à bout : de sorte qu'en une belle nuit, quatorze se sont sauvées par le trou qu'elles avoient trouvé moyen de faire : une xv^e malheureuse femme y est restée, laquelle n'a pu passer par le trou, d'autant qu'elle estoit grosse.

Enfin, mon paquet de livres qui vous est destiné, est emballé et party pour Lyon, dans une balle que M. le Petit, gendre de Madame Camusat, envoie à MM. Rigaut, libraires de Lyon. Je souhaite que tout aille heureusement, et vous soit bientôt rendu, franc de port¹.

Tout s'appreste ici pour la guerre : M. le mareschal de la Meilleraye, grand Maistre de l'artillerie est party pour Arras il y a huit jours : M. le Prince² sera à Amiens, le lendemain de la feste de Pasques, et tost après, l'armée marchera, laquelle sera obligée de donner bataille à l'Archiduc Léopold, s'il se présente pour l'empescher en son chemin.

Nous avons icy un des plus honnestes hommes et des plus illustres de nostre Compagnie bien malade, qui est M. de la Vigne, *marasmo de febre detinetur ab antiqua intemperie præservida hepatis et aliorum viscerum stipata fluxu hepatico et lethali*. Nous en pourrions perdre trente autres qui ne vaudroient pas celui-là. Je vous supplie très humblement de tesmoigner à M. Ravaut que j'ay reçu par la voye de M. Cramoisy le beau présent qu'il m'a envoyé, scavoir son *Polyanthea*, dont je le remercie très affectueusement. Je m'estonne de cette libéralité de vos libraires laquelle ne se rencontra jamais à nos gens de deçà : mais, outre l'obligation que j'en ay à Monsieur Ravaut, je m'en tiens aussi très obligé à vostre bonté et affection envers moy ; mais je vous en dois tant d'autres que je doute si j'auray jamais le moyen pour m'acquitter dignement de tant de bienfaits³.

Enfin ce beau livre tant attendu, de M. de Saumaise, *de annis climactericis*, est arrivé : un de nos libraires en avait reçu vingt, qui quatre jours après, n'en avoit pas un de reste ; j'en ay un qui n'est pas encore relié : le livre est d'environ 64 feuilles : il y a une petite table à la fin, mais la préface est fort longue, elle contient plus de 120 pages : il est dédié à M. de la Tuillerie, qui est nostre ambassadeur en Hollande⁴. Ce livre est tout plein d'astrologie et

de termes aussi bien que de choses où je ne connois rien. Je tascheray néantmoins d'en tirer quelque profit pour l'argent que j'en ay donné : il parle quelquefois de quelques maladies. Nous attendons icy de Hollande, *Epistolarum Hug. Grotii Centuriam ad Gallos* : dans laquelle il y a quelques lettres à ce mesme M. de Saumaise. On achève icy un in-folio qui sera curieux d'un jésuite Flamend nommé *Menochius, de Republica Hebræorum*¹. Le livre ne sera pas gros : je me souviens d'en avoir lû un petit in-24 de mesme matière fait par Cunæus, professeur à Leiden, qui a esté un très sçavant homme, aussi bien que son petit livret est gentil et excellent en cette matière². On achève icy *Grotius, de Fato*³ : et le père Senant fait achever son *Homme Chrestien* : ce seront deux in-4. L'impression de l'anatomie de M. Riolan continue lentement ; il n'y a qu'un compositeur qui en fait tous les jours une feuille : et ne peut on y en mettre d'autres, à cause que M. Riolan n'a pas assez de copie préparée pour en employer deux : joint qu'il ne fait que revoir et relire, changer et ajouter et mesmes à ses esprouves : d'où vient que le livre ne sera pas si correct qu'il devroit estre : mais quoy ? on ne scauroit faire autrement avec M. Riolan : *aliter non fit, amice liber* : veu que M. Riolan a l'esprit trop remuant, et que sa mémoire, qui est un champ incomparablement fécond luy produit, à toute heure, des pensées pour lesquelles il a de la peine à lascher de la copie, laquelle il retiendrait, s'il pouvoit. M. du Pleix fait aussi imprimer icy le deuxième tome de Louis XIII, il a commencé à 1634, où il avoit finy son 1^{er} tome : il en est à 1638, et finira à la mort du Roy, en trois semaines : ce sera un petit in-folio, que le libraire vendra bien cher, veu qu'il a achepté bien chèrement la copie du dit du Pleix⁴.

Du 17 d'AVRIL, 1648⁵. Tous les généraux et officiers sont partis pour l'armée de Flandres : M. le Prince mesme a passé à Amiens fort leste, et en belle compagnie, mais des deux mareschaux de France qui sont allez devant luy, scavoir MM. les mareschaux de Gramont et de la Meilleraye, ce dernier est demeuré malade à Arras d'une suppression de goutte, à laquelle il est fort subject : le bruit de sa mort a couru, mais je ne le croy point. On assure icy que

1. Menochius (Jean-Etienne) né à Paris en 1576, mort à Rome le 4 février 1665. Jésuite érudit, italien et non flamand, comme le dit Patin. Son ouvrage *De Republica Hebræorum* fut publié cette même année. PARIS, 1648, réimprimé en 1652, in-fol.

2. Cunæus (Pierre) — Van der Kun — Érudit hollandais, né à Flessingue en 1586, mort à Leyde en 1638. Un des meilleurs orientalistes de son temps. Son livre *De Republica Hebræorum* a été souvent réimprimé et traduit en plusieurs langues. Il y eut une traduction française en 1705, 3 vol.

3. *Philosophorum Sententiæ de fato*. AMSTERDAM, 1648, in-12.

4. Passage précédent supprimé dans les édit. antér.

5. Date en marge de la main de Patin.

1. Passage précédent supprimé dans les édit. antér.

2. Le Prince de Condé commandant en chef de l'armée des Flandres, ayant sous ses ordres les maréchaux de Gramont et de Rantzau, devait faire tête à l'Archiduc Léopold qui menaçait d'envahir les provinces septentrionales de la France. Le prince de Condé vint mettre le siège devant Ypres le 12 mai.

3. Passage précédent supprimé dans les édit. antér.

4. Tuillerie (Mathieu Cognet de la), né en 1594, mort en 1653 ; d'abord maître des requêtes et conseiller d'Etat, il fut nommé ambassadeur à Venise en 1630, et aux Provinces-Unies en 1640.

l'Archiduc Léopold ' n'est si pas fort qu'il pensoit : il espéroit du secours d'Angleterre, que les parlementaires sont obligés de se réserver, à cause des hibernois catholiques et des escossois malcontans, dont il y en a trois partis en Escosse. On ne parle icy que de vols domestiques, de valets et de servantes qui volent leurs maîtres et maîtresses, et qui delà, se font pendre : j'ay pitié de tant de pauvres malheureux, qui se laissent duper : le diable est bien déchainé ; on m'en a raconté trois différens ce matin, qui sont horriblement vilains et déplorables².

Je veux vous annoncer une réjouissance pour la Papi-manie³, laquelle fait icy parler bien du monde, le personnage estant fort connu. Des quatre prétendus réformez qui nous restoient en nostre Faculté, le nombre en est réduit à trois, ayant plu à Dieu de toucher le cœur (je n'oserois dire l'âme, car je doute s'il en a une), à nostre maître Elie Bédà, dict par la ville et soy disant des Fougérais, comme du nom de quelque seigneurie. Il va doresnavant à la messe, porte le chapelet, fait le bigot, comme les autres, et tout cela par l'intervention du Père de Lingendes, Jésuite, et de quelques Dames. Ne vous estonnez donc plus de votre M. Meissonier : en voicy un autre qui a fait comme luy, mais celuy cy est bien plus fin, plus rusé, plus madré que le vostre : ceux qui l'ont veu à la messe, ne doutent pas de sa conversion, mais nous autres qui le connoissons pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un dange-reux cancre, et grand imposteur, doubtons bien fort, si par cy-devant ayant esté grand et insigne charlatan, l'eau béniste qu'il prendra, le pourra changer et le faire meilleur, plus sage, plus retenu et moins charlatan qu'il n'estoit⁴.

Je vous prie de me permettre que je vous importune d'une petite requeste, après d'autres dont je vous suis obligé. Quand vous passerez en vostre ville, du costé ou demeure M. Anisson, libraire⁵, faites moy la faveur que je sache

1. Léopold Guillaume, archiduc d'Autriche, frère de l'Empereur Ferdinand III, né le 6 janvier 1614, mort le 21 novembre 1662. Fut gouverneur des Pays-Bas pour l'Espagne, de 1647 à 1656.

2. Membre de phrase supprimé dans les édit. ant.

3. Terme tombé en désuétude, mais qui est dans Littré « zèle excessif pour le Pape et son gouvernement ».

4. Bédà (Elie). *Bacc.* 1621-1622. *Vesper.* 30 mars 1624. *Doct.* 5 juin 1624. *Pastill.* 18 décembre 1624. Médecin de Madame, très en vogue à la cour et dans l'aristocratie parlementaire, homme à bonnes fortunes, malgré une double claudication, et s'en vantant, Bédà avait pris le nom de des Fougérais. Il était fort décrié dans le corps médical où sa conversion faite avec trop d'éclat avait paru suspecte et où son charlatanisme éhonté lui avait fait beaucoup d'ennemis. On voit quel était le sentiment de Patin à son égard. Il est corroboré par un décret de la Faculté qui lui infligea une réprimande sévère, et par diffé-rents écrivains du temps, entre autres, par Bussy-Rabutin qui raconte sur lui un scandaleux fait professionnel, et par Bernier (*Essais de médecine*). Langronne, PARIS, 1689-91. Dans l'*Amour médecin*, de Molière, Bédà figure le personnage de Desfontandrès.

5. Anisson (*Laurent*) sieur d'Auteroche, libraire célèbre de Lyon. Fut échevin de la ville en 1670. Aïeul des Anisson-Duperin dont la famille s'est continuée jusqu'à nos jours.

de luy par vostre moyen, s'il ne nous donnera pas bientôt le deuxième tome in-fol. du Jésuite de Genes, *Sopranis in historiam Davidicam* dont il a donné le premier l'an 1643. Il promet le second en sa préface dans lequel il fait espérer un traité entier *De Idololatria Hebræorum* : lequel j'ay bien envie de voir. M. Moreau m'a dit qu'il vous a recouvré un *Artemidore* grec et latin¹ qu'il a envie de vous envoyer, in-4 avec quelques autres livres : et m'a demandé si je vous ferois bientôt un paquet : je luy ay répondu qu'ouy, et que j'en recommençois un autre² dans lequel j'ay mis le livret de M. Lussauld, médecin de Poitou qui est celuy mesme que vous m'avez dépeint par vostre dernière, de la réception de laquelle je vous suis très obligé et m'en vay vous y répondre. Premièrement, M. Lussauld est celuy mesme que vous dites, homme qui fait l'entendu, et qui mesprise presque tout : il dit qu'en son livre, il a négligé l'élégance du latin et les autoritez, et qu'il ne s'est amusé qu'au raisonnement : il dit qu'il s'en va faire un plus grand œuvre pour le faire imprimer : si sa campagne luy donne du loisir, il le peut faire, il ne manque pas d'esprit.

Le Roy d'Angleterre est encore vivant, mais je ne puis croire ceux qui se promettent de luy qu'il reviendra à bout de ses affaires : il faut estre bien crédule pour s'imaginer de telles fables. J'entreprendrois très volontiers un voyage d'Allemagne jusques à Nuremberg³ et Altorf⁴ pour y saluer et entretenir M. Hofman, mais cela ne peut se faire durant la guerre : et ne doute point que luy-mesme n'en voye bien la difficulté de l'entreprise, voire mesme l'impossibilité. Après ce que vous me dites touchant le livre de M. Sorbière, il n'y a nulle difficulté que M. Riolan n'ait deviné le vray autheur de ce livret : mais je ne scay pas pourtant s'il en écrira exprès, veu que son Anthropographie l'occupe et l'employe tout entier : il employe tout son loisir à revoir sa copie, et ne la baille que feuille à feuille, aux imprimeurs, à cause de quoy son ouvrage n'avance guères : il n'y en a encore que 72 feuil-les de faites. Je suis bien aise qu'avez reçu la thèse de M. Guilleméau, mais je vous prie de m'en mander vostre avis : vous trouverez dans le premier paquet que je vous enverray une espreuve laquelle contiendra tout ce qui a été osté de cette thèse : je vous remercie du soin qu'avez eu de délivrer à M. Gras la sienne ; je luy baise les mains, et suis son très affectionné serviteur ; il y aura quelque autre chose pour luy dans le grand paquet que recevrez

1. Artemidore (*Capiton*), médecin et grammairien grec, vivait sous Adrien, de 117 à 138 av. J.-C. A laissé une bonne édition d'*Hippocrate*.

2. Passage précédent supprimé dans les édit. antér. Pour raccorder le texte, les éditeurs ont écrit : « Je envoie le livret de M. Lussauld ».

3. Ville de Bavière, sur la Peignitz à 147 kil. N.-N.-O. de Munich.

4. Ville de Bavière, sur la rive droite de la Schwarzac.

bientôt : je vous prie de me conserver en ses bonnes grâces : c'est un digne homme, et duquel je fais grand cas¹.

Je n'ay jamais veu l'arrêt des médecins de Tours contre les apothiquaires imprimé : combien que celui qui en sollicite icy le procez, me promet en partant qu'il le feroit, et qu'il m'en enverroient une douzaine : ce qu'il n'a pas fait : je demanderay à M. Perreau, nostre doyen, s'il n'en a point veu, sinon je vous promets que j'en escriray à Tours tout exprès. J'ay receu le *Polyanthea* de M. Ravaud par la voye de M. Cramoisy, frane de port : il m'a mandé qu'il seroit icy bientôt : je l'en remercieray en personne : que s'il est encor à Lyon, je vous prie de l'en remercier pour moy : ce livre est véritablement bon, combien que je ne m'en sois jamais guère servy : j'en céans une autre édition de M. Ravaud, il y a vingt ans². *Le Theatrum vitæ humanæ* est de vray un fort bon livre, mais je doute du dessein de vostre libraire : car s'il le prend sur la dernière édition de Cologne, elle est toute chastrée de ce qu'il y avoit deçà et delà contre les prestres et les moines ; s'il la prend de l'ancienne, il est à craindre qu'on ne luy face la mesme chose que vos Jésuites ont fait à M. Huguetan sur son *Alstedius*³ : du portrait duquel je ne puis rien découvrir : il faudra nécessairement avoir recours à quelque curieux d'Allemagne. Pour M. Lussaud⁴, il est party, pour s'en retourner en sa ville de Chéboutonne en Poitou, où il prétend faire la médecine et y estre exempt de taille, en vertu des lettres que luy a données M. Vautier : je pense néanmoins qu'il n'en pourra pas venir à bout ; il est celui la mesme que m'avez dépeint par la vostre : vous le connoissez aussi bien que moy : combien que je l'aye veu depuis vous : *ipsis est quem indigestati*. Je pense que M. Riolan ne luy fera ny bien ny mal, et qu'il ne parlera point de luy du tout.

Ces petits libelles ressemblent aux potirons : ils n'ont rien de bon que la nouveauté, *cujus gratiam ubi amiserunt*, c'est fait d'eux, on n'en parle plus⁵. Pour vostre bon amy M. Naudé, je vous puis jurer que ce n'est pas tant l'avarice qui le fait plaindre, que le peu de reconnaissance qu'il a de son patron, après luy avoir rendu tant de services, et avoir fait es païs estrangers tant de voyages pour luy et par son commandement ; mais quoy, c'est que le bon seigneur ne fait bien à personne : au moins je ne voy personne qui se loue de sa libéralité : il prend beaucoup et ne donne rien, et estouffe les espérances de profiter de tous ceux qui s'estoient mis près de luy : *ut dilescent*.

Je ne vous dis rien de Naples, ny de M. de Guise qui a

esté arrêté prisonnier : ce sont affaires de Princes qui jouent au plus fin les uns sur les autres : cela a tousjours esté et sera tousjours : on dit qu'on l'a mené en Espagne où il ne peut estre gardé que prisonnier, et qu'on se gardera bien de le faire mourir, veu qu'ils ne gagneroient rien à sa mort, et qu'en le gardant, il peut estre utile à quelque chose de bon, quand ce ne seroit qu'à une bonne rançon ou à estre eschangé avec quelque illustre prisonnier⁶. On dit icy qu'il y a eu du bruit à Bordeaux, et qu'on y a pendu quelques gabelleurs : et qu'à Marseille ont esté tuez quelques gardes du Comte d'Alais, gouverneur de la province⁷. Toutes les Compagnies souveraines de Paris grondent icy pour la Paulette et pour le retranchement qu'on veut leur faire de leurs gages : bref, il y a bruit et désordre partout : les plus petits et les plus chétifs sont ruinez, les plus gros et les plus forts sont esbranlez : de sorte que je puis fort raisonnablement dire avec le poëte,

*Ad summum ventum est senserunt ima ruinas,
Funditus occidimus nec habet Fortuna regressum.*

L'évesque du Mans est mort⁸ et son évesché a esté donné à M. l'Abbé Servien⁹, frère de celui qui est nostre Plénipotentiaire à Munster¹⁰. Il y a icy du bruit touchant un capitaine des Gardes nommé de Saujon¹¹, qui a esté arrêté prisonnier sur ce qu'il se mesloit de traiter du mariage de Mademoiselle fille de M. le Duc d'Orléans, avec l'Archiduc Léopold : on dit mesmes que la dite Mademoiselle est retenuë en sa chambre, et qu'elle a des gardes par ordre de la Reine ; mais elle n'a pu estre convaincuë d'aucune intelligence secrette, d'autant qu'elle n'en a jamais rien escript : et mesmes se disant et protestant fort innocente de toute cette accusation, elle n'en a jamais voulu demander pardon à la Reine, *etiam urgente parente domino Gastone*¹². On a mandé à M. d'Avaux, qu'il eut partir de Munster, et à s'en revenir ; on dit qu'il est en estat de dis-

1. La captivité du duc de Guise se prolongea jusqu'au 3 juillet 1652. L'Espagne ne le remit en liberté que sur les instances du prince de Condé.

2. Alais (Louis Emmanuel, comte d'). Fils de Charles de Valois (fils naturel de Charles IX) et de Charlotte de Montmorency. Mort, sans postérité, le 13 août 1653.

3. Ferté (Emeric Marc de la), nommé évêque du Mans en novembre 1637, mort le 30 avril 1648.

4. Il n'y a pas eu de Servien, évêque du Mans. Ce fut Charles de Beaumanoir de Lavardin qui fut nommé à ce siège en remplacement d'Emeric de la Ferté, le 13 novembre 1648. Patin dut confondre avec François Servien, oncle du plénipotentiaire de Munster qui fut évêque de Bayeux. Ce passage est supprimé dans les édit. antér.

5. Cf. la note d'Abel de Servien, marquis de Sablé : *Lettre du 14 septembre 1643*.

6. Saujon (Compert de), et non Sangton, comme l'ont écrit les précédents éditeurs.

7. De Saujon, capitaine des gardes, dont la sœur avait été placée auprès de la duchesse d'Orléans par Mademoiselle, avait, en effet, entrepris de marier cette princesse avec l'Archiduc Léopold. Voir sur cette affaire dont le bruit fut considérable à la cour, les *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*, édit. Cheruel, Tome I^{er}, p. 148-173. PARIS,

1. Passage précédent supprimé dans les édit. antér.

2. Passage précédent supprimé dans les édit. ant.

3. « *Alstedius Encyclopedia* » dans l'édit. 1846.

4. « *Laussaud* » dans les vieilles éditions.

5. Passage précédent supprimé dans les édit. ant.

grace, que M. de Longueville s'est plaint de luy, que le Cardinal Mazarin dit qu'il a fort désobligé la France; mais l'histoire secrète dit encor qu'on luy met sus un plaisant crime d'estat; scavoir est qu'il a voulu briguer à Rome un chapeau de Cardinal pour soy mesme, par l'entremise de quelques amis qu'il a près de soy à Munster qui ont crédit vers le *Padre santissimo*: et que cela a esté decouvert par le Cardinal Spada qui en a escript dedecà, et qui a fait connoistre ce dessein de M. d'Avaux au Cardinal Mazarin: *fabulosa tamen plerique putant hæc omnia*, et qu'on veut faire accroire qu'il [a mangé le lard], — afin de le retirer de Munster avec quelque couleur de disgrâce: n'estant permis à aucun particulier de briguer le cardinalat sans permission et sous le bon plaisir du Roy². J'attends de jour en jour des nouvelles de M. Hofman et m'ennuye de ne rien apprendre de sa santé: j'ay peur de tout, *utinam sim vanus Harusper*. Un illustre conseiller d'Estat du nombre des ordinaires mourut hier icy, scavoir M. Talon, frère aîné de celuy qui est advocat général du Parlement aujourd'huy³: il a fait cette charge luy mesme autrefois avec esclat et réputation, laquelle depuis il a ternie par les Intendances qu'il a eues en Dauphiné et en Provence: il estoit homme adroit et ruzé, fort entendu, et qui en vouloit avoir: il scavait le bien et le mal, et en estoit tant plus à craindre: mesmes le défunt Cardinal se servoit de son Conseil dans ses violences. Mais enfin, il faut que je cesse de vous fournir une si importune lecture, avec protestation que je seray toute ma vie et de toute mon âme,

Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

PATIN.

De Paris, ce 8 de may 1648.

SUR LE REVERS DE LA
LETTRE, DE LA MAIN DE
SPON: PARIS 8 MAI 1648.
LYON, 15 DUDIT. RISPOTA
ADI 19.

EDIT. DE LA HAYE 1718.
— DE PARIS, 1846.

(A suivre).

1891. On notera combien les informations de Patin sur l'attitude de Mademoiselle sont conformes à la version qu'elle donne elle-même dans cet ouvrage.

1. *Manger le lard*: Expression s'appliquant à « des personnes qu'on accuse de quelque faute dont ils sont innocents ». (Furetière).

2. Tallemant se fait l'écho du même bruit. *Op. cit.* T. III, p. 478. Patin n'a pas l'air de le considérer comme fondé. Il est, en effet, certain que le vrai motif du rappel de d'Avaux fut l'impossibilité où il était de s'entendre avec Servien.

3. Il donna sa démission d'avocat général au Parlement, en 1632, en faveur de son frère Omer Talon.

Lettre de Lady Wortley-Montague.

D^r Ch. T. GUYOT, Tromarey. (Haute-Saône).

IX

(Suite)

A la Comtesse de Mar.
Andrinople, le 18 avril 1817. V. S.

La femme du Grand Visir, veuve du Sultan Mustapha II, mort en 1703, a invité l'ambassadrice à dîner. Celle-ci accepte avec plaisir une invitation qui n'a jamais été faite à une chrétienne. Reçue très poliment à la porte de la maison par un eunuque noir qui lui fait traverser plusieurs chambres remplies d'esclaves fort bien parées et rangées en haie sur deux côtés. Dans la dernière pièce, la maîtresse de maison, vêtue de martre et assise sur un sofa. Elle vint à la rencontre de son hôtesse et lui présenta très gracieusement une demi-douzaine de ses amies. Cette dame paraît une excellente personne, autour de la cinquantaine. Très peu de luxe dans la maison, et ameublement fort modeste. Pas d'autre faste que le grand nombre d'esclaves et la richesse de leur mise. « Je ne suis plus d'un âge, dit-elle à Milady, à employer mon temps et ma fortune à des superfluités; je consacre l'une à faire des charités et l'autre à prier Dieu. » Le mari donne également dans la dévotion et ne regarde jamais d'autre femme que la sienne.

« Dîner composé d'un grand nombre de plats servis successivement. Ragoûts très relevés. Les Turcs font usage des meilleures épices, et en abondance. Le potage n'est servi qu'à la fin du repas. On apporte ensuite le café et les parfums. Ces derniers sont la marque d'une grande considération. Deux esclaves, à genoux, ont embaumé mes cheveux, mes habits et mon mouchoir. Après cette cérémonie, on ordonna à la troupe d'esclaves de jouer de la guitare et de danser. A tant d'amabilités l'ambassadrice répondit par des compliments, prit congé de sa dame et fut reconduite de la même manière qu'elle était entrée. Elle serait retournée directement à son domicile, si la dame grecque qui l'accompagnait ne l'avait pas vivement sollicitée d'aller voir la femme du Kiyaya (lieutenant du Grand Visir), c'est-à-dire le second officier de l'empire. Il devrait même être considéré comme le premier, le Grand-Visir le laissant réellement exercer toute son autorité. Mais avouant à sa sœur qu'elle s'était peu amusée dans le harem dont elle sortait, Milady était peu disposée à en visiter un autre. Sur les instances de sa Grecque, elle céda néanmoins et n'eut qu'à s'en féliciter.

Telles sont, résumées, les deux premières pages de la lettre du 18 avril; la suite, récit de la nouvelle visite, mérite peut-être d'être rendue textuellement. Il s'agit encore et toujours d'une femme, mais d'une femme belle de toutes les beautés. Elle s'appelait Fatime.

Ces sortes d'entretiens finiraient-ils par fatiguer? Nous espérons qu'ils seront au moins supportés. Les médecins, constamment bienveillants, nous semblent tous imbus de cette grande pensée, grande par sa simplicité, *homo sum*, puis de la conclusion qui en dérive tout naturellement: *et rien de ce qui est féminin ne m'est étranger*.

Dans cette fin de lettre, nous allons rencontrer chez lady Montague, plus que de l'admiration, du ravissement, presque de l'extase (*rapture*), et quand on réfléchit que cette quasi-extasiée est elle-même une femme si remarquablement belle, on reste charmé de cet acte de non-jalousie et d'enthousiaste justice. Elle n'eut donc, avons-nous dit, qu'à se réjouir d'avoir obéi aux sollicitations de la dame grecque, son interprète; elle en explique chaleureusement les motifs à sa sœur.

(A suivre).

Bibliographie

Nouveau Traité de Médecine et de Thérapeutique, publié en fascicules sous la direction de MM. P. BROUARDEL et A. GILBERT, professeurs à la Faculté de médecine de Paris. *Vient de paraître* : **Intoxications**, par CARNOT, WURTZ, LETULLE et LANCEREAUX. 1 vol. gr. in-8 de 353 pages. Broché, 6 fr. Cartonné, 7 fr. 50 (Librairie J.-B. Baillière et fils, 19, rue Hautefeuille, à Paris).

Le *Traité de Médecine et de Thérapeutique* des professeurs BROUARDEL et GILBERT avait à peine terminé sa publication, que les progrès de la science rendaient utile une nouvelle édition. Les éditeurs et les auteurs, qui mettent à la faire paraître tout le soin et toute l'activité désirables, ont été bien inspirés en changeant le mode de division des volumes. Les gros livres de la première édition n'avaient pas seulement l'inconvénient de leur poids. Le nombre des articles qu'ils contenaient, dont beaucoup étaient d'auteurs différents, augmentait les causes de retard à leur apparition, rendait plus difficile l'exposé nouveau d'une question transformée par une acquisition récente de la science.

Cette nouvelle édition paraît en fascicules séparés, ayant chacun leur titre, leur pagination propre, leur table des matières. Chacun se vend séparément et constitue un tout complet.

Le fascicule XI, qui vient de paraître, est consacré aux *Intoxications*.

L'étude des *Intoxications en général* est faite par le Dr P. CARNOT, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Il traite successivement des causes générales d'intoxications (intoxications exogènes, auto-intoxications et intoxications microbiennes), des principaux facteurs de toxicité et de la détermination des équivalents toxiques, enfin du mécanisme des intoxications, du métabolisme des substances toxiques et des réactions antitoxiques de l'organisme.

M. WURTZ, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, traite du *Phosphorisme*, de l'*Arsenicisme*, des *Intoxications par l'oxyde de carbone*, le *Gaz d'éclairage* et le *Sulfure de carbone*, de l'*Empoisonnement par les hydrocarbures*, du *Tabagisme*, de l'*Empoisonnement par l'opium*, de la *Morphinomanie*, du *Cocainisme*, enfin des *Empoisonnements par les champignons* et les *Intoxications alimentaires* (aliments frais et conserves).

M. LETULLE, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, s'est chargé des articles *Saturnisme* et *Hydrargirisme*.

Le volume se termine par une très importante étude sur l'*Alcoolisme*, de M. LANCEREAUX, membre de l'Académie de médecine, dont on connaît la compétence toute spéciale sur ce sujet.

DOCTEUR, propriétaire d'un Clos réputé en Touraine, offre aux Confrères ses vins rouges et blancs de qualité supérieure primés, à des conditions raisonnables.

S'adresser au Journal, 20, r. de la Préfecture, Tours.

Le Dr François HOUSSAY (Pont-Levoy, Loir-et-Cher) serait très reconnaissant à tous ceux de ses confrères qui voudraient bien lui faire connaître, ou lui communiquer des documents manuscrits ou imprimés, des légendes, des dessins de tableaux, de statues, de vitraux, etc., ayant trait à exagération ou au défaut de croissance non pathologique des poils de toutes les régions du corps (atrichose ou hypertrichose congénitales).

CLIENTÈLE de SAGE-FEMME A CÉDER

Madame CHARLON, sage-femme depuis de nombreuses années à Issoudun (Indre), désire céder sa clientèle. (Prière de lui écrire directement.)

NUCLEO FER GIRARD, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

VIN GIRARD de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté.

Succédané de l'huile de foie de morue

Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

BIOPHORINE Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

FLOREINE — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains; innocuité absolue.

Le Gérant, Ch. SUPPLIGEON.

Tours, imp. Tourangelle.